

# ARTEFILOSOFIA

Revista do Programa de Pós-graduação em Filosofia da UFOP  
ISSN: 2526-7892

ARTIGO

## ÉLOGE DU GARÇON MANQUÉ<sup>1</sup>

Jeanne Marie Gagnebin<sup>2</sup>,

### Résumé:

Cet article essaie de montrer comment certaines figures du féminin dans l'oeuvre de Walter Benjamin ébauchent une critique de la morale établie et remet en question les modèles en vigueur du « féminin » et du « masculin ». L'analyse benjaminienne du roman des *Affinités électives* de Goethe illustre cette thèse par l'opposition structurante entre les quatre personnages principaux du roman, exemples de bienséance et d'obéissance aux conventions bourgeoises, et le jeune couple de la « nouvelle », placée au centre du roman, qui préfère risquer la mort à vivre selon des paradigmes imposés. Derrière cette interprétation se dessine l'opposition majeure, dans les écrits de jeunesse de Benjamin, entre le domaine du mythique et celui de l'historique - celui-ci étant non seulement le fruit d'un choix aléatoire mais aussi l'espace des décisions humaines avec tous les risques qu'elles comportent.

**Mots clef:** Walter Benjamin; Goethe; féminin; Affinités électives.

### Abstract:

This article attempts to show how certain figures of the feminine in Walter Benjamin's work sketch out a critique of established morality and questions the prevailing models of "feminine" and "masculine". Walter Benjamin's analysis of Goethe's novel, the *Elective Affinities*, illustrates this claim, and that by means of the structuring opposition between, on the one side, the novel's four main characters, examples of decency and obedience to bourgeois conventions, and on the other, the young couple of the "short story" Goethe placed at the center of his novel, who preferred to risk their lives rather than live according to imposed paradigms. As background to this interpretation we delineate a major opposition, which plays a significant role in Benjamin's early writings, namely the opposition between the dominion of the mythical and that of the historic – the last one understood not only as the fruit of aleatoric choice, but also as the space of human decisions, with all the risks resulting thereof.

**Keywords:** Walter Benjamin; Goethe; feminine; Elective Affinities.

---

<sup>1</sup> Praise of the tomboy

<sup>2</sup> Née en Suisse, Jeanne Marie Gagnebin a conclu son doctorat à l'Université de Heidelberg et enseigne depuis 40 ans à l'Université Catholique de São Paulo et à celle d'Etat de Campinas (Brésil). Spécialiste de la philosophie de W. Benjamin. Recherches sur les relations entre philosophie et littérature et sur les questions de mémoire et de politique mémorielle. Email: [jmgagnebin@gmail.com](mailto:jmgagnebin@gmail.com).

*Pour Alexandra*

Quand Walter Benjamin essaie d'écrire « trois cent lignes » sur Goethe « du point de vue de la doctrine marxiste », comme il le dit à Scholem dans une lettre d'avril 1926, il sait bien qu'il n'arrivera pas à contenter la nouvelle Grande Encyclopédie Russe qui lui a passé la commande. En effet, son article paraîtra complètement transformé, réécrit de manière marxiste orthodoxe. Comment démontrer que Goethe ou Baudelaire, ces grands écrivains, seraient également des défenseurs du prolétariat et lutteraient pour la Révolution? Impossible, voire ridicule, même si une certaine critique dite progressiste l'exige – et même si Baudelaire est bien monté sur les barricades en février 1848 et a échangé quelques coups de fusil, dirigés peut-être au premier chef contre son beau-père détesté, le Général Aupick.

Benjamin continuera, cependant, à lire et analyser ces auteurs bourgeois, voire « nihilistes » comme Kafka, malgré les remontrances d'Asja Lacis ou de Brecht. En effet, écrit-il, alors que nous avons été « instruits », par exemple dans notre lecture de Baudelaire, par « un cours historique, administré par la société bourgeoise », nous pouvons essayer une contre-lecture critique de cet enseignement, tenter une révision de cette transmission (*Überlieferung*).<sup>3</sup> Sous leur accoutrement d'auteurs olympiens ou de poètes de l'art pour l'art, Goethe et Baudelaire surgissent alors dans leurs paradoxes, révélant une vulnérabilité mais, du même coup aussi une lucidité critique imprévue, que leur renommée avait réussi à gommer.

Pourquoi commencer ce texte avec ces considérations méthodologiques « hors sujet » ? Parce que j'essaie d'explicitier pour moi-même un certain malaise. Quand Patricia Lavelle et Isabela Pinho me parlèrent de ce numéro de revue consacré à la question féminine et du féminin dans l'œuvre et la vie de Walter Benjamin, j'ai accepté avec plaisir leur aimable invitation, d'autant plus que quelques amis (Carla Milani Damião et Ernani Chaves en particulier) avaient déjà tenté de cerner cette problématique à partir des thématiques de l'Eros et du sexe.<sup>4</sup> Avant eux, Sigrid Weigel ouvrait la voie en montrant que le thème de l'Eros courait comme un fil rouge – mais, semble-t-il, peu visible dans la littérature

---

<sup>3</sup> Je cite librement les remarques méthodologiques aux écrits sur Baudelaire. BENJAMIN, Walter. **Gesammelte Schriften**, I-3. Francfort/Main: Suhrkamp, 1974, p. 1160 et suivantes: « Was spricht dagegen, den Dichter Baudelaire kurzerhand mit der heutigen Gesellschaft zu konfrontieren und die Frage, was er ihren fortgeschrittenen Kadern zu sagen habe, an der Hand seines Werkes zu beantworten; [...] Es spricht dagegen, [dass] wir in der Lektüre von Baudelaire eben durch die bürgerliche Gesellschaft in einem historischen Lehrgang sind unterwiesen worden. [...] Eine kritische Lektüre von Baudelaire und eine kritische Revision dieses Lehrgangs sind vielmehr ein und dieselbe Sache. » (p. 1161)

<sup>4</sup> DAMIÃO, Carla Milani. Pequena incursão sobre imagens femininas nos escritos benjaminianos. **Artefilosofia**, n. 4, jan. 2008. Repris dans un article en anglais, Women as Constellation in Walter Benjamin's Aesthetics. **The Polish Journal of Aesthetics**, n. 41, fev. 2016. CHAVES, Ernani Pinheiro. Eros criativo: cultura e educação erótica nos textos do 'estudante' Walter Benjamin. **Artefilosofia**, n. 4, jan. 2008. Et le chapitre de son livre, **No limiar do Moderno: Estudos sobre Friedrich Nietzsche e Walter Benjamin**. Belém: Paka-Tatu, 2003, "Sexo e Morte na Infância berlinense".

secondaire – de l'œuvre de Benjamin.<sup>5</sup> Et il existe certainement d'autres textes, notamment des travaux des deux organisatrices de ce numéro de revue, que je n'ai pas la chance de connaître et qui pourraient m'aider à vaincre un malaise qui persiste.

D'où vient-il donc? D'abord de ma méconnaissance, voire de ma mauvaise volonté par rapport à plusieurs textes hautement métaphysiques du jeune Benjamin<sup>6</sup>, entre une morale bourgeoise étouffante et une espèce d'idéalisation de figures féminines traditionnelles, qu'elles soient les prostituées ou les mères, figures érotiques à la fois silencieuses et telluriques, proches de cette nature muette qui se plaindrait si on lui prêtait un langage – et dans ce sens, il est vrai, ce silence féminin met en question le bavardage masculin, qui se prend tellement au sérieux, comme l'indique le fameux fragment de *Sens unique*, « Pour hommes. Convaincre est infécond ».<sup>7</sup>

Même dans la lettre que Benjamin adresse à la jeune peintre hollandaise Anna Maria Blaupot ten Cate, dont il avait fait la connaissance à Berlin et qu'il retrouva à Ibiza en 1933 – donc quand il avait commencé son errance d'exilé et n'était plus un jeune étudiant « idéaliste » –, les mots d'amour sonnent certes touchants mais aussi passablement éculés, frisant le cliché. Dire à une jeune femme indépendante qu'elle réunit en elle « tout ce qui fait de la femme une protectrice, une mère, une putain »<sup>8</sup>, ne me semble pas très subtil, n'en déplaise aux lecteurs inconditionnels de Benjamin. Ajoutons que Benjamin adressa à son amie deux poèmes beaucoup plus beaux et que, comme l'explique Vicente Valero, il lui consacra, sous une forme plus « cabalistique », le fragment « Agesilaus Santander », texte qu'il devait lui offrir pour son anniversaire.<sup>9</sup>

Si je me permets un jugement aussi sévère sur cette lettre (qui semble finalement ne pas avoir été envoyée), c'est peut-être parce qu'elle réunit de manière paradigmatique le piège dans lequel tombent si souvent les déclarations d'amour et les hommages à la femme aimée: avant tout, lui savoir gré de répondre aux attentes masculines – et, du même coup, avoir tant de peine à concevoir qu'une femme est aussi bien davantage que cela, qu'elle échappe à ces définitions malgré toute la gratitude de l'amant, qu'elle ne correspond pas à toutes ces belles déclarations élogieuses, bref qu'elle est aussi, voire d'abord, une « inconnue qui n'a pas été appelée » pour citer l'un de ces deux poèmes.<sup>10</sup>

<sup>5</sup> WEIGEL, Sigrid, article "Eros" dans le premier volume de **Benjamins Begriffe**, (Michael Opitz et Erdmut Wizisla, éd.), Francfort/Main: Suhrkamp, 2000. De la même auteure, **Entstellte Ähnlichkeit**. Walter Benjamins theoretische Schreibweise. Berlin: Fischer Verlag, 1997.

<sup>6</sup> Voir de nombreux textes rassemblés dans les volumes II-1 des **Gesammelte Schriften**, comme, par exemple, "Das Gespräch", II-1, p. 91 et suivantes et VII-1 ou "Gespräch über die Liebe".

<sup>7</sup> "Für Männer. Überzeugen ist unfruchtbar." Einbahnstraße. **Gesammelte Schriften**, IV-1, p. 87 (trad. française de Jean Lacoste, **Sens unique**, Paris: Ch. Bourgois, 10/18, p. 112).

<sup>8</sup> Dans une lettre du 6 août 1933, Benjamin écrit à Anna Maria Blaupot ten Cate: « Du bist, was ich in einer Frau je habe lieben können: Du hast es nicht, du bist es vielmehr. Aus Deinen Zügen steigt alles, was die Frau zur Hüterin, Zur Mutter, zur Hure macht. » Selon Carla Milani Damiano (voir note 2), cette lettre ne fut pas envoyée.

<sup>9</sup> Voir VALERO, Vicente. **Expérience et pauvreté**. Walter Benjamin à Ibiza (1932-1933). Rodez: Le Rouergue/Chambon, 2003 (l'édition originale en espagnol est de 2001), chapitre VIII, "Blaupot et l'amour angélique".

<sup>10</sup> Citant le chapitre ci-dessus de V. Valero, voici quelques vers (en français...) de ce poème:

Cet épisode amoureux de la vie de Benjamin, peut-être le dernier, en tout cas le dernier connu, condense ce que je me permets de nommer les paradoxes qui sous-tendent la thématique de ce numéro sur les « Figurations et interlocutions: la question féminine chez Walter Benjamin ». Paradoxes qui éclairent également le malaise que je ressens à aborder cette problématique. En effet, pourquoi n'écrivons-nous jamais – ni ne recevons d'invitation à le faire – sur, par exemple, « La question masculine chez Hannah Arendt » (ce qui, d'ailleurs, ne manquerait pas d'intérêt!)? En d'autres termes: pourquoi toujours nous demander ce que tel ou tel écrivain, auteur, philosophe (tous ces mots au masculin) pense de cette énigme, le féminin, la femme, voire les femmes? Et pourquoi demander aux hommes de nous éclairer là-dessus?

Quand Virginia Woolf s'imagine faisant des recherches à la bibliothèque du British Museum pour mieux comprendre les différences qui existaient (qui existent...) entre la condition féminine et la masculine, car, comme elle l'écrit: « Si la vérité [à ce sujet] ne se trouve pas sur les rayons du British Museum, me demandai-je, saisissant un carnet et un crayon, où peut-elle bien se trouver? »<sup>11</sup>, elle nous livre un exemple hilarant de cette quête. En effet, ouvrant le catalogue à l'article « femme », elle est renversée par le nombre d'ouvrages sur cette question:

Avez-vous quelque idée du nombre de livres consacrés aux femmes dans le courant d'une année? <sup>12</sup> Avez-vous quelque idée du nombre de ces livres qui sont écrits par des hommes? Savez-vous que vous êtes peut-être de tous les animaux de la création celui dont on discute le plus? <sup>13</sup>

Suit une liste incomplète dont je choisis quelques titres:

La condition de la femme au Moyen Âge, Coutumes féminines aux îles Fidji, Femmes adorées comme déesses, Faiblesse du sens moral chez les femmes, [...] Petit volume du cerveau féminin, Le subconscient des femmes plus grand que..., Moindre développement du système pileux féminin, L'infériorité psychique, morale et physique de la femme, L'amour des enfants chez la femme [...].<sup>14</sup>

---

« [...] et partout  
L'écho de ma prière t'atteint désormais  
Qui a mille langues, elle dit: reste  
Tu es l'inconnue qui n'a pas été appelée  
Et habites en moi au cœur d'un havre  
Où ne t'ont ensorcelée ni rêve ni désir... » (p. 146).

<sup>11</sup> WOOLF, Virginia. **Une chambre à soi**. Trad. française de Clara Malraux de **A Room of One's Own**. Paris: Ch. Bourgeois, 10/18, 2001, p. 40.

<sup>12</sup> Notons que **A Room of One's Own** parut en 1929. Elle s'adresse aux femmes qui, selon cet essai/fiction, lui demandèrent une conférence sur la littérature, notamment les romans, écrite par des « autrices ».

<sup>13</sup> WOOLF, 2001, p. 41.

<sup>14</sup> WOOLF, 2001, p. 44.

Dieu merci, Virginia Woolf constate qu'il n'y a aucun titre indiqué sous la lettre H de « hommes », que, manifestement, « les femmes n'écrivent pas de livres sur les hommes »<sup>15</sup>, ce qui lui permet d'envisager de ne pas passer sa vie dans cette bibliothèque!

Encouragée par l'humour de Virginia Woolf – et aussi par son étonnement et enfin sa colère –, je me permets de changer quelque peu l'énoncé de la proposition de ce numéro de revue. Au lieu de tenter d'esquisser figurations et interlocutions autour du féminin, telles qu'elles sont ébauchées dans l'œuvre de Benjamin ou telles qu'elles sont présentes dans sa vie, je voudrais analyser, comment s'amorce pour ainsi dire en creux, et peut-être à l'insu de l'auteur, le pressentiment d'une autre configuration possible – d'autres configurations possibles – du « féminin ». Ce qui signifierait aussi l'espoir d'une autre configuration possible de la relation entre féminin et masculin, entre les femmes et les hommes, mais aussi au sein de chaque femme et au sein de chaque homme parce qu'ils n'auraient plus besoin de suivre un modèle social convenu de féminité ou de virilité. Ce qui rendrait possible une autre vie – moins déterminée, certes, mais peut-être plus heureuse.

Et, de fait, le bonheur est bien l'un des thèmes essentiels des écrits de Benjamin, « bonheur (et) justice » pour citer Antonia Birnbaum.<sup>16</sup> Et la thématique du bonheur est aussi celle d'une vraie réconciliation entre les sexes tout comme entre la Nature et l'humanité, en hommage à l'idée d'un monde d'avant la Chute dans lequel les hommes n'exploiteraient et n'épuiseraient ni la terre ni les femmes et n'auraient pas besoin de travailler pour vivre. Ce thème du Jardin paradisiaque reviendra dans les utopies de Fourier, que Benjamin oppose aux conceptions conformistes de la social-démocratie au sujet du travail et de l'exploitation de la nature, qui serait là « gratis », comme le disait le théoricien social-démocrate Dietzgen.<sup>17</sup> Cette « complicité » entre l'homme et la nature est également au centre des réflexions de Benjamin sur le pouvoir libérateur du conte qui aide les enfants à vaincre leurs peurs, liées aux menaces, toujours présentes, du mythe et du destin qui entravent la liberté et le bonheur humains.

Le conte, « premier conseiller de l'enfance » [...] « se perpétue secrètement dans l'art du récit » (*lebt insgeheim in der Erzählung fort*)<sup>18</sup>, ajoute Benjamin: ce qui pourrait bien être le fondement d'une théorie anthropologique et littéraire des pouvoirs de la narration. Et il conclut: « Son [du conte] enchantement libérateur ne met pas la nature en jeu sur un mode mythique, il la désigne plutôt comme la complice de l'homme libéré. Cette complicité,

<sup>15</sup> WOOLF, 2001, p. 42. Cela a certainement changé un peu depuis!

<sup>16</sup> BIRNBAUM, Antonia. **Bonheur Justice Walter Benjamin**. Paris: Payot, 2008.

<sup>17</sup> Voir W. Benjamin, "Thèses 'Sur le concept d'histoire'" précisément la thèse XI. Notons ici que cette critique de l'exploitation de la nature se retrouve dans la conception d'une seconde technique chez Benjamin, à savoir une technique qui ne domine pas (comme la première) mais est capable d'instaurer un jeu (*Spiel*) entre les hommes et la nature, comme Benjamin l'appelle de ses vœux dans la seconde version (publiée tardivement, en 1989 dans le volume VII des *Gesammelte Schriften*) de "L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique".

<sup>18</sup> BENJAMIN, Walter. *Der Erzähler*, **G.S.** II-2, 1974, p. 417. Trad. française *Œuvres III*, Maurice de Gandillac, Rainer Rochlitz et Pierre Rusch. Paris: Gallimard, 2000, p. 141. Maurice de Gandillac explique pourquoi il préfère le titre "Le conteur" à "Le narrateur" (note 1, p. 114), mais j'avoue ne pas être vraiment convaincue...

l'adulte ne la perçoit que de façon intermittente, dans ses instants de bonheur; l'enfant la découvre d'abord dans le conte, et elle le rend heureux. »<sup>19</sup>

Ce long détour par les chemins du conte – et du bonheur – nous amène à l'hypothèse principale que Benjamin construit dans son interprétation des *Affinités électives* de Goethe: à savoir que le roman contient en son centre la clef de sa propre énigme, dans l'opposition entre l'atmosphère trouble et *mythique* du roman et la luminosité salvatrice de la nouvelle des « Jeunes voisins singuliers » (*Die wunderlichen Nachbarkinder*): « Pour bien saisir le sens de l'œuvre, on ne doit pas en chercher la clé dans l'antagonisme des quatre personnages principaux, mais dans les traits qui les distinguent tous, à un égal degré, des amoureux de la nouvelle », affirme Benjamin.<sup>20</sup>

---

<sup>19</sup> BENJAMIN, Walter. Le conteur. **Œuvres III**. Trad. Maurice de Gandillac, Rainer Rochlitz et Pierre Rusch. Paris: Gallimard, 2000, p. 141sq. *Der Erzähler*. **G.S.** II-2, 1974, p. 458: “Der befreiende Zauber, über den das Märchen verfügt, bringt nicht auf mythische Art die Natur ins Spiel, sondern ist die Hindeutung auf ihre Komplizität mit dem befreiten Menschen. Diese Komplizität empfindet der reife Mensch nur bisweilen, nämlich im Glück; dem Kind aber tritt sie zuerst im Märchen entgegen und stimmt es glücklich.”

<sup>20</sup> BENJAMIN, Walter. Goethes Wahlverwandschaften. **G.S.** I-1, 1974, p. 175, traduction française in *Oeuvres*, I, p. 354. Rappelons, dans ses grands traits, l'intrigue de ce roman, écrit par Goethe au seuil de la vieillesse: Edouard et Charlotte, mariés en secondes nocces après leurs veuvages respectifs, sont le prototype d'un couple mûr, aristocratique et éclairé (*aufgeklärt*). Ils se consacrent à l'embellissement de leur propriété, notamment des jardins, construisant un petit pavillon au bout d'une allée nouvellement tracée ou créant un lac artificiel. Le roman commence avec la demande d'Edouard à sa femme d'inviter pour quelque temps un ami de jeunesse, le capitaine, qui semble passer par une période difficile, sans occupation fixe (Goethe ne précise pas pourquoi). Le capitaine pourrait être d'un précieux secours pour réaliser leurs plans d'aménagement. Charlotte a de grandes réticences, elle préférerait pouvoir continuer seule avec son mari. Celui-ci insiste et Charlotte finit par céder d'autant plus qu'elle reçoit une lettre de la pension où étudie sa propre fille, Lucienne, et la fille de sa meilleure amie, malheureusement décédée, Otilie. Si Lucienne a beaucoup de succès, en revanche Otilie, appréciée pour sa beauté et sa discrétion, est malheureuse et ne parvient à rien. Charlotte demande donc à Edouard de l'inviter à passer quelque temps avec eux pour parfaire son éducation.

Ainsi, tous deux se mettent d'accord pour inviter le capitaine et Otilie à vivre avec eux un certain temps. Très vite, avant l'arrivée de la jeune fille, lors d'un entretien amical pendant la soirée, la conversation en vient à la notion de « parenté » (*Verwandschaft*) et le capitaine expose alors celle d'affinité élective (*Wahlverwandschaft*), notion issue de la chimie. Elle désigne le processus par lequel deux éléments sont irrémédiablement attirés l'un vers l'autre, produisant premièrement une séparation (*Scheidung*, divorce, séparation) de l'alliage originel pour se joindre à l'élément étranger qui l'attire et former un nouvel alliage.

Les trois amis sont pleinement conscients que cet étrange « choix » (*Wahl*) est plutôt une nécessité de la nature, davantage qu'un choix véritable. Ils continuent la conversation en jouant avec les possibilités de réalisation de processus similaires par exemple entre les couples, évoquant même l'arrivée prochaine d'Otilie pour compléter le tableau.

Et c'est ce qui arrivera, avec la passion d'Edouard pour Otilie, passion partagée, et l'amitié amoureuse entre Charlotte et le capitaine. La suite du roman est la description de leurs tentatives pour échapper au mécanisme de séparation et de recomposition ou, au contraire, de leurs essais de séparation et de nouvelle union. Le mariage d'Edouard et de Charlotte, qui semblait un modèle de « convivence » raisonnable, tombe en ruines tout comme les travaux d'aménagement de la propriété qui révèlent leur dangereuse beauté; en particulier, le lac trop calme dans lequel se noiera l'enfant de Charlotte et d'Edouard, par manque d'attention de la part d'Otilie – expiant cette faute par un

Or, suivant les analyses d'une grande précision du livre de Altmüt-Barbara Renger<sup>21</sup> sur les relations entre récit mythique et conte, *Mythos* et *Märchen*, nous pouvons à bon droit considérer la « nouvelle » racontée par un « Lord » anglais en voyage, qui rend visite à la belle maison d'Edouard (qui l'a quittée) et de Charlotte, comme une forme moderne de conte/*Märchen*, avec sa dose de merveilleux (une variante de l'adjectif « *wunderlich* »), de dangers (les deux jeunes gens risquent la mort par noyade) et d'issue heureuse de l'aventure que les héros ont eu le courage d'affronter. Benjamin reprendrait donc ici la thématique du conte, comme instrument de conseil et d'espoir pour vaincre la peur que l'humanité éprouve devant les forces mythiques du destin, une entreprise narrative qui permet aux hommes de s'affirmer comme les auteurs, fragiles mais réels, de leur histoire.

C'est bien de cette lutte contre le mythe que traite les *Affinités électives*, selon Benjamin: les vicissitudes du mariage (de Charlotte et d'Edouard dans ce cas) seraient la description du déchaînement de ces forces destructrices quand l'union entre les époux ne repose pas sur les risques, reconnus et affirmés, d'une décision, mais uniquement sur des conventions sociales et un choix par affinité (*Wahl-verwandtschaften*), comme l'attirance entre des éléments chimiques (donc liés à la nature et, en ce sens, à un ordre mythique). Goethe lui-même aurait lutté, puis pactisé avec ces forces mythiques – dont l'institution du mariage serait le symbole juridique – pour finalement élever une dernière protestation contre sa propre abdication:

À l'âge d'homme, mû par une volonté de fer, il [Goethe] avait continûment tenté, malgré tant de découragements intérieurs, d'accepter le joug des ordres mythiques partout où ils règnent encore; [...] après sa dernière soumission, la plus grave qu'il avait acceptée, une fois qu'il eut capitulé dans le combat qu'il menait depuis plus de trente ans contre l'institution matrimoniale, redoutable symbole pour lui d'une captivité mythique, il renonça d'un même coup à poursuivre ses efforts; et, en des jours où pesait sur lui la pression du destin, il avait consenti au mariage: un an plus tard, il commence à écrire *Les Affinités électives*, première protestation qui, d'œuvre en œuvre, ira se renforçant, contre ce monde des mythes avec lequel, à l'âge de sa maturité, il avait pactisé.<sup>22</sup>

Cette grille de lecture de Benjamin reprend les concepts principaux de plusieurs de ses essais dits de jeunesse dans lesquels le mythe, domaine du destin et de la culpabilité, s'oppose à l'histoire, territoire de la liberté et de la responsabilité. Le mythe ici ne s'oppose pas d'abord au *logos*, comme dans la tradition grecque, mais bien plutôt, à l'histoire véritable dans laquelle les sujets humains répondent à l'appel transcendant d'un Sujet divin

jeûne secret, la jeune fille finit par mourir d'inanition. À la fin du roman, Edouard aussi meurt (de tristesse?), le capitaine part et Charlotte reste seule.

<sup>21</sup> RENGER, Almut-Barbara. **Zwischen Mythos und Märchen**: Die Abenteuer des Odysseus und andere Geschichten von Homer bis Walter Benjamin. Stuttgart: Metzler Verlag, 2006, p. 328-332. Je remercie Francisco de Ambrosio Pinheiro Machado de m'avoir fait connaître cet ouvrage.

<sup>22</sup> BENJAMIN, Goethes Wahlverwandtschaften, 1974, p. 165 (trad. fr. p. 338). Benjamin fait probablement allusion au mariage tardif de Goethe avec Christiane Vulpius, en 1806, deux jours après l'arrivée de l'armée napoléonienne à Weimar, après sa victoire sur l'armée prussienne à Iéna. Goethe fut terrorisé et s'enferma dans sa chambre tandis que Christiane Vulpius réussissait à empêcher le pillage de la maison. Quand ils se marièrent, leur fils avait déjà 16 ans. Goethe commença à écrire les *Affinités électives* au printemps 1807.

(conception proche de la tradition juive). C'est aussi pourquoi le mythe ne désigne pas une époque première mais un fond de culpabilité naturelle qui se transforme, sans s'abolir, en l'édifice du Droit, tel que Benjamin le décrira dans son essai sur la « Critique de la violence ». Fond de culpabilité et de violence toujours présent, comme l'avait bien compris Kafka, et que l'on ne peut corriger ni par la punition ni par le sacrifice. Seule une rupture historique radicale permettrait l'instauration de la justice – divine selon Benjamin dans l'essai sur la violence, voire historique et révolutionnaire mais toujours d'ordre messianique dans les thèses « Sur le concept d'histoire » – et pourrait abolir la menace mythique qui sous-tend l'attachement à la simple vie naturelle (*das blosse Leben*, que je ne traduirais pas si vite par la « vie nue »).<sup>23</sup>

Ce cadre conceptuel permet à Benjamin de s'opposer aux interprétations dominantes de l'œuvre de Goethe, notamment au « pape » de la *Germanistik* d'alors en la personne de Friedrich Gundolf<sup>24</sup>, qui « monumentalise » l'écrivain de Weimar; et, plus particulièrement, de s'opposer aux interprétations moralisatrices des *Affinités électives* qui essayèrent, certes avec difficulté, d'expliquer ce roman d'un écrivain connu et déjà âgé (Goethe avait soixante ans quand le roman fut publié) qui parle d'adultère mais ne le condamne pas, décrivant une jeune vierge très belle, celle pour qui le mari voudrait quitter sa femme légitime, Otilie/Odile, dont la mort est décrite comme un sacrifice et dont le tombeau devient un lieu de pèlerinage... Pour tempérer cet étrange hymne à la beauté et à l'infidélité, plusieurs commentateurs soutinrent alors la thèse que ce roman était bien plutôt une défense du mariage grâce aux discours édifiants proférés par un personnage censé incarner la position de Goethe, Mittler/Courtier, littéralement, le médiateur. Cette interprétation « permet de préserver d'un côté la représentation d'une liberté humaine, même négative, conforme à la vision admise du classicisme weimarien et de l'autre les valeurs morales dominantes des sociétés bourgeoises de l'Europe du XIXème et de la première moitié du XXème Siècles, à savoir la fidélité entre époux et l'indissolubilité du mariage ».<sup>25</sup>

Benjamin n'a aucune peine à battre en brèche l'hypothèse selon laquelle Mittler joue le rôle du « porte-parole de l'écrivain »<sup>26</sup>: il est, en effet, un prêtre défroqué célibataire qui parle tout le temps mais toujours hors de propos, qui défend le mariage sur la base d'une argumentation juridique faussement transcendante, un personnage qui s'enfuit devant toute situation conflictuelle et que Goethe lui-même ne semble pas prendre au sérieux, le présentant comme un hôte bavard et désagréable, à l'affût du malheur d'autrui pour mieux prêcher une morale vide.

---

<sup>23</sup> Sans vouloir m'étendre sur cette conception du mythe, je voudrais cependant observer qu'elle est aussi présente dans la *Dialektik der Aufklärung* d'Adorno et de Horkheimer, même si les auteurs défendent aussi une conception chronologique. Et qu'elle ne fait aucun cas des recherches anthropologiques plus récentes sur « les raisons du mythe ».

<sup>24</sup> Voir à ce sujet l'article fondamental de Burkhardt Lindner, «Goethes Wahlverwandtschaften, Goethe im Gesamtwerk». **Benjamin-Handbuch**. Stuttgart: Metzler Verlag, 2006, (collectif dirigé par B. Lindner).

<sup>25</sup> Je cite librement l'article de François Genton, «De l'inefficacité du conseil». In: RICHTER, Alexandra (Ed.). **Le coach de Goethe**. Conseil et médiation dans «Les Affinités électives.» Paris: Riveneuve éditions, 2014, p. 178.

<sup>26</sup> BENJAMIN, apud RICHTER, 2014, p. 280; G.S. I-1, 1974, p. 129.

Mais si « rien n'autorise cette hypothèse »<sup>27</sup> – même si on peut facilement expliquer pourquoi elle eut un tel succès –, alors la lecture des *Affinités électives* témoigne davantage d'un dilemme que Goethe a le mérite de *ne pas arriver à résoudre* et que nous pourrions illustrer, dans les pas de l'interprétation benjaminienne, comme un conflit dont le centre est bien la « condition féminine », comme on dit. Charlotte, certes charmante, est l'incarnation de la vertu (si l'on entend par vertu l'obéissance aux convenances, redoublée de gentillesse): une femme qui ne sait pas dire « non »<sup>28</sup>, donc qui ne sait pas non plus quels sont ses désirs (quitte à les accomplir ou non), une femme mue par le *renoncement* (puisqu'elle renonce à un nouvel amour en la personne du capitaine et, ensuite, à la stabilité de son mariage, autorisant le divorce qui permettrait à Edouard d'épouser Ottilie). Quant à sa jeune protégée, Ottilie, elle incarne la beauté parfaite qui s'épuise dans sa propre apparence (*Schein*), sous le couvert d'une modestie virginale, atout de séduction supplémentaire (!). Ainsi, Ottilie est-elle également victime de ce rôle apparemment privilégié, incapable d'exister en elle-même parce que réduite à être l'objet de l'admiration et du désir masculins. Son « journal » montre bien la pauvreté de sa vie intérieure et sa mort par inanition est un suicide qui ne dit pas son nom. Elle se *sacrifie* sous le poids de son amour coupable pour Edouard (le mari de Charlotte) et de son manquement suprême: avoir laissé le petit enfant du couple tomber du bateau dans l'eau sombre du lac et se noyer, alors qu'elle se hâtait pour rentrer dire à Charlotte qu'Edouard était revenu et qu'il allait lui proposer le divorce. La fin du roman, dans laquelle Charlotte fait enterrer son mari à côté de la tombe d'Ottilie, à la place qui lui – Charlotte – était destinée, scelle un compromis douteux sur un conflit qui n'avait pas été résolu en vie et que la mort devrait transfigurer. Le lecteur/ la lectrice peut se permettre de ne pas être persuadé/e, voire de trouver cette conclusion sentimentale passablement ... kitsch malgré tout le respect dû à l'auteur!<sup>29</sup>

Goethe écrit un admirable roman qui nous laisse cependant un malaise, ce qui, paradoxalement, nous montre la grandeur de l'écrivain qui ne réussit ni à défendre l'institution du mariage (bien au contraire) ni à adopter une position de liberté transgressive qui irait contre les conventions sociales, avec tout le coût que cela comporte. « Tant de souffrance, si peu de combat », résume Benjamin.<sup>30</sup> Et cette paralysie provient, en bonne part, du rôle imparti aux personnages féminins principaux: le renoncement pour Charlotte, le sacrifice pour Ottilie. Certainement à son insu, Goethe met le doigt sur l'aporie des relations entre les femmes et les hommes, quand celles-là doivent ou renoncer ou se sacrifier et que ceux-ci sont des acteurs empêtrés dans la poursuite aveugle de leurs désirs comme Edouard – ou alors dans la conformité à la bienséance sociale comme le capitaine.

<sup>27</sup> BENJAMIN, apud RICHTER, 2014, p. 280; G.S. I-1, 1974, p. 129.

<sup>28</sup> Voir l'introduction d'Alexandra Richter au volume *Le coach de Goethe*, 2014, p. 14-15. Et aussi son article, « Des apories du conseil à la véritable médiation », in *Le coach de Goethe*, p. 226.

<sup>29</sup> Je cite la fin du roman dans la traduction qu'en donne Philippe Forget (*Le coach de Goethe*, p. 140-41): « [...] et comme il [Edouard] s'était endormi avec la pensée d'une sainte, on pouvait sans doute le dire bienheureux. Charlotte lui donna une place auprès d'Ottilie et ordonna que personne ne fût plus inhumé dans ce caveau. [...] Ainsi, les amants reposent l'un à côté de l'autre. La paix flotte au-dessus de leur sépulture; les anges peints sur la voûte posent sur eux un regard plein de sereine gaieté et de sympathie, et quel instant adorable ce sera, le jour où ils viendront à se réveiller ensemble. »

<sup>30</sup> BENJAMIN, apud RICHTER, 2014, p. 369; G.S. I-1, 1974, p. 184

Si Goethe en dit long sur les impasses de la condition féminine justement parce qu'il ne parvient ni à condamner Ottilie/Odile ni à lui tracer un autre *destin* que le *sacrifice* – deux catégories profondément mythiques selon Benjamin –, alors pourrions-nous peut-être aussi risquer une autre hypothèse. À savoir que le poids déterminant accordé par Benjamin à la « nouvelle » des deux jeunes voisins, comme figurant l'antithèse structurante du roman des *Affinités électives*, indique deux choses essentielles: d'une part, la nouvelle serait l'icône de l'action historique véritable qui pourrait (sans garantie aucune) permettre le salut et le bonheur; et, d'autre part, la jeune-fille de la nouvelle pourrait incarner une autre figure de femme, à l'opposé d'Ottilie et aussi de Charlotte, une sorte d'*utopie féminine du garçon manqué*.<sup>31</sup> Un peu à l'image de « l'ingénieur » – au *masculin* –, de celle qui « perça » la rue à sens unique dans l'auteur, la belle et volontaire Asja Lacis, comme l'écrit Benjamin, qui lui dédie le recueil *Sens unique*: une dédicace singulière et osée qui rend hommage à l'engagement et à la ténacité de la jeune femme, directrice de théâtre pour les enfants prolétaires, pour les enfants de rue. Une femme qui transforma la vie amoureuse et intellectuelle de Benjamin.

Certes, la nouvelle a la structure d'un conte/*Märchen*, elle est donc une fiction assumée mais la fiction permet de poser d'autres mondes et d'oser les raconter. Et puis il est frappant que le seul élément de cette histoire qui ne suit pas le paradigme du conte, c'est le caractère « impossible » de la jeune-fille, au fur et à mesure qu'elle grandit, « bei zunehmenden Jahren », dit Goethe.<sup>32</sup> Alors que, lorsqu'ils étaient enfants, le garçon et la fille des deux familles voisines jouaient avec plaisir ensemble, que les parents émus pensaient déjà les marier, les choses se gâtent, semble-t-il, au moment de la puberté. Peut-être sont-ils trop semblables, dit Goethe, et il explicite: tous deux trop volontaires et trop tenaces – c'est-à-dire: la jeune fille semble avoir les mêmes qualités que le garçon ! À tel point qu'elle finit par prendre la tête de l'une des armées rivales quand les garçons jouent à la guerre, « comme ils en ont l'habitude », Goethe toujours. Cette « jeune fille obstinément courageuse »<sup>33</sup> l'emporte presque mais son adversaire préféré en a finalement raison (la suprématie masculine est ainsi rétablie), il l'immobilise et, avec son foulard, lui lie les poings dans le dos. Bien entendu, la jeune fille en conçoit une grande colère et cherche par tous les moyens à nuire à son ancien ami. Finalement, les sages parents décident d'éloigner leurs enfants l'un de l'autre.

La poursuite de l'histoire chez Goethe nous montre le jeune homme complétant une excellente formation, il entre dans l'armée et devient, selon toute évidence, un remarquable officier, aimé et apprécié par tous. Il s'épanouit d'autant plus qu'il n'a plus d'adversaire, note Goethe.<sup>34</sup>

La jeune-fille, elle aussi, grandit, reçoit une bonne éducation, s'éloigne des jeux violents de son enfance, mais il semble lui manquer quelque chose, dit l'écrivain, plus rien n'éveille sa

<sup>31</sup> J'utilise à dessein cette expression machiste !

<sup>32</sup> GOETHE, Johann Wolfgang. **Die Wahlverwandtschaften**. Hamburger Ausgabe, v. 6, p. 435, Christian Wegner Verlag, 1951. Je n'ai malheureusement pas à disposition la traduction française de ce roman.

<sup>33</sup> «das trotzig mutige Mädchen» GOETHE, 1951, p. 435. .

<sup>34</sup> «[...] und er war in sich, ohne deutliches Bewusstsein, recht glücklich, den einzigen Widersacher verloren zu haben, den die Natur ihm zgedacht hatte.» GOETHE, 1951, p. 435.

haine – et, par conséquent, semble-t-il, son amour. Une sorte d’indifférence bien élevée, en somme. Elle est devenue une « jeune fille rangée ». Flattée par la cour et les efforts pour lui plaire que va lui prodiguer un homme plus âgé, sérieux, tranquille, un excellent parti, elle finit par se fiancer avec lui, obéissant ainsi, écrit Goethe, aux relations sociales acceptées et acceptables par tous, avec une espèce de soulagement de trouver son contentement dans l’acquiescement aux normes en vigueur: « elle croyait être heureuse et l’était aussi en quelque sorte », note Goethe.<sup>35</sup> Elle a été choisie et, flattée par ce choix, accepte le prétendant un peu comme Charlotte a volontiers consenti à la demande en mariage d’Edouard (rappelons que tous deux se connaissaient et étaient amoureux dans leur jeunesse mais acceptèrent d’abord des mariages de convenance, avantageux socialement, avant de devenir veufs et de pouvoir se marier).

De fait, comme l’observe Eva Illouz, dans la vie et dans la littérature, pendant fort longtemps, l’homme eut/a le pouvoir de choisir et la femme n’a que celui d’accepter ou de refuser ce choix dont elle est l’objet, obéissant aux rituels sociaux de la cour, des fiançailles et du mariage qui balisent la vie amoureuse – rituels qui semblent bien être entrés en crise aujourd’hui.<sup>36</sup> La jeune fille est choisie mais elle-même ne semble ni choisir ni décider par une pulsion propre, elle suit un chemin tout tracé.

J’insiste sur cette sorte de latence du personnage, que Benjamin n’a pas commentée, pour mieux souligner la finesse de la description goethéenne (qui l’interprète en termes de passion contrariée), ainsi que la singularité du commentaire benjaminien.

Quand elle revoit son ancien ami/ennemi, venu passer quelques jours de vacances chez ses parents, la jeune-fille soudain « se paraît à elle-même s’éveiller d’un rêve ». <sup>37</sup> Peut-être le rêve (beau ou mauvais?) de pouvoir être une femme selon les convenances sociales, tout en oubliant son ardeur première. Elle va donc mettre en scène une mort qui la délivrera de ses engagements, pris sans une volonté vraiment consciente, comme en un rêve; une mort et qui devra également éveiller son ancien « ennemi » à la conscience de la perte irréparable de l’amour.

Toute l’interprétation de Benjamin repose sur l’opposition entre une sorte d’inaction vertueuse des quatre personnages principaux du roman, inaction liée aussi bien aux conventions sociales qu’au caractère pour ainsi dire « chimique », donc lié à une nécessité naturelle qui invalide la possibilité d’un choix libre<sup>38</sup>, de leurs inclinations amoureuses – et l’intervention soudaine, l’audace des deux jeunes voisins qui risquent leur vie pour la transformer. Cette interprétation reprend ainsi la thèse principale de l’essai sur *Les affinités électives*, à savoir que si le roman reste pour ainsi dire empêtré dans une atmosphère menaçante, parce que liée au *mythe*, la nouvelle interrompt cette obscurité comme un éclair déchire la nuit parce qu’elle met en scène la décision historique des sujets qui les jette, les

<sup>35</sup> “sie glaubte glücklich zu sein und war es auch auf gewisse Weise”. GOETHE, 1951, p. 436.

<sup>36</sup> ILLOUZ, Eva. *La fin de l’amour*. Enquête sur le désarroi contemporain. Paris: Ed. du Seuil, 2020, p. 59.

<sup>37</sup> “Sie schien sich wie aus einem Traum erwacht”, écrit Goethe, *Die Wahlverwandtschaften*, p. 437.

<sup>38</sup> Voir le commentaire précis d’Alexandra Richter: « Le terme de *Wahlverwandtschaft* est donc un oxymore puisqu’il désigne un rapport qui relève à la fois de la liberté (le choix, la préférence, l’élection, la sélection) et de la nécessité (la nature) », 2014, p. 244.

projette au-delà d'eux-mêmes, un mouvement que Benjamin désigne par le terme de « transcendance »: « ... c'est la décision, non l'élection, qui est inscrite au grand livre de la vie. Car l'élection est naturelle et peut appartenir aussi aux éléments; la décision est transcendante. »<sup>39</sup>

Suivant cette métaphysique de la vie qui se transcende elle-même, cette métaphysique de la décision du sujet qui assume son histoire – en opposition aux vains efforts des quatre personnages principaux d'échapper au piège du mythe par une sorte de soumission aux apparences sociales –, Benjamin n'interprète pas le geste de la jeune-fille qui se jette à l'eau, lors d'une partie de plaisance en bateau organisée par son ancien ennemi, comme un geste de désespoir amoureux, mais bien plutôt comme un défi suprême: elle préfère mourir plutôt que d'obéir aux projets bienséants de mariage et de vie conjugale auxquels elle s'était laissée piéger. Elle retrouve son ancien ami et comprend, certes, qu'elle n'a cessé de l'aimer mais lui en veut également, car il ne perçoit pas le changement qui s'est opéré en elle, se comportant comme un compagnon bien élevé et raisonnable. Le saut de la jeune fille oblige le jeune-homme à renoncer à gouverner le bateau (il était justement au gouvernail à ce moment précis): peut-être pourrions-nous l'entendre comme une allusion au contrôle tranquille de sa vie et à sa réussite. La jeune-fille a grandi, mais ne s'est pas assagie malgré les apparences qui avaient réussi à la tromper elle-même: elle est toujours ce « garçon manqué » volontaire et intense qui préfère courir le risque de la lutte et de la mort plutôt que de se soumettre. Benjamin souligne, un à un, tous les traits qui l'opposent à Otilie, la ravissante vierge idéale, à la fois passive et suprêmement séductrice:

Si l'héroïne se jette à l'eau, ce n'est pas au titre de victime expiatoire; l'auteur l'indique avec autant de délicatesse que de précision: lorsqu'elle lance au garçon sa couronne de fleurs, la signification secrète de son geste est seulement qu'elle ne veut pas 'mourir en beauté', qu'elle n'entend pas mourir couronnée comme une vierge qu'on livre au sacrificateur.<sup>40</sup>

Si Otilie se sacrifie parce qu'elle a *laissé tomber* l'enfant d'Edouard et de Charlotte dans les eaux glauques du lac, la jeune voisine, elle, *saute* dans le courant rapide de la rivière – et le jeune-homme, laissant le bateau à la dérive, saute après elle. Ce geste du saut qui interrompt le flux tranquille, le ronronnement trompeur de l'histoire, est un leitmotiv dans la philosophie de Benjamin, dès le saut premier, *Ur-sprung*, du livre sur le baroque jusqu'au saut du tigre de la thèse XIV « Sur le concept d'histoire ».

---

<sup>39</sup> BENJAMIN, *Les Affinités électives de Goethe*, 2014, p. 375; *G.S.* I-1, 1974, p. 189: « [...] nur die Entscheidung, nicht die Wahl, ist im Buche des Lebens verzeichnet. Denn Wahl ist natürlich und mag sogar den Elementen eignen; die Entscheidung ist transzendent. »

<sup>40</sup> BENJAMIN, apud RICHTER, 2014, p. 347; *G.S.* I-1, 1974, p. 170. Le motif de la vierge couronnée et sacrifiée vient certainement du mythe d'Iphigénie, que Goethe a repris plusieurs fois. Dans une courte histoire, intitulée "Le mouchoir" ("Das Taschentuch", *G.S.* IV-2, 1974, p. 741-745), Benjamin met de nouveau en scène une belle jeune fille qui se jette à l'eau depuis un navire et est sauvée par un excellent nageur. Il n'indique pas les raisons de ce geste. Je remercie Patricia Lavelle de m'avoir rappelé cette brève histoire.

Ayant réussi à retirer son amie des flots, le jeune homme se laisse dériver en la portant inanimée; tous deux sont entraînés avec violence par le courant<sup>41</sup> jusqu'à une étendue d'eau plus tranquille à partir laquelle le nageur parvient à aborder sur une petite rive calme, transportant la jeune fille qui semble morte. Il cherche du secours, un jeune couple surgit, les accueille, on allume un feu, on déshabille la jeune fille, couvertures, fourrures et frictions, tout est mis en œuvre pour la ranimer. Le désir de la sauver surmonte n'importe quelle autre considération, écrit Goethe<sup>42</sup>, elle rouvre les yeux, voit son ami, lui jette les bras autour du cou, pleure abondamment, et Goethe ajoute que, même toute nue, elle n'éprouve aucune honte devant lui. Ce motif de la honte/*Scham* surmontée ou, plus simplement, inexistante parce qu'elle n'est pas de mise, offre un contraste supplémentaire avec les pudiques tergiversations des deux figures féminines du roman, Charlotte et Otilie, toutes deux prisonnières de convenances vertueuses. La force et l'authenticité du jeune couple est telle que, retrouvant leurs parents, il reçoit sans peine leur bénédiction.

L'interprétation de Benjamin est donc très convaincante, en particulier l'opposition entre le destin sacrificiel d'Otilie et la décision de la jeune fille, qui risque la mort et retrouve la vraie vie. Opposition soulignée par le contraste entre les eaux calmes mais sombres du lac – dans lesquelles se noie l'enfant qu'Otilie ne tient pas assez fermement – et le courant violent du fleuve, dans lequel plonge à son tour le jeune-homme, et dont il ressort avec son amie dans les bras: « Tous deux plongent dans le flot vivant, dont la puissance bienfaisante n'est pas moins forte ici que n'est, dans le roman, le pouvoir des eaux dormantes, porteuses de mort. »<sup>43</sup>

Lisant Benjamin, nous pourrions ainsi risquer l'hypothèse – qu'il n'a pas formulée mais que nous pouvons nous permettre – que seule l'émergence de cette intrépidité féminine enfouie permettrait, sans nullement les garantir cependant, la fin de l'oppression mythique et la possibilité de la rédemption, enjeu de l'opposition entre les vicissitudes amoureuses des quatre personnages principaux du roman, englués dans leur obéissance au destin et aux convenances sociales, et la liberté périlleuse, voire sauvage<sup>44</sup> et sans réserve, de l'engagement amoureux. Benjamin conclut:

On peut considérer comme absolument certain que, dans l'édifice du roman, la signification de la nouvelle joue un rôle décisif. Ses détails singuliers ne s'éclairent sans doute que par référence au récit principal, mais les traits qu'on a rappelés montrent suffisamment qu'en face des thèmes mythiques du roman les motifs correspondants de la nouvelle doivent être considérés comme des thèmes rédempteurs.<sup>45</sup>

---

<sup>41</sup> GOETHE, 1951, p. 440: «Bald hatte er die vor ihm fortgerissene Schöne erreicht; er fasste sie, wusste sie zu heben und zu tragen; beide wurden vom Strom gewaltsam fortgerissen, bis sie die Inseln, die Werder weit hinter sich hatten und der Fluss wieder breit und gemächlich zu fließen anfang. » Inutile de souligner le symbolisme de cette description !

<sup>42</sup> GOETHE, 1951, p. 440.

<sup>43</sup> BENJAMIN, apud RICHTER, 2014, p. 347; **G.S.** I-1, 1974, p. 171.

<sup>44</sup> Benjamin parle du « caractère sauvage qui défigure la jeune-fille » (p. 370; **G.S.** I-1, 1974, p. 185) et qui, d'ailleurs, dérouté les auditeurs bien-élevés du roman.

<sup>45</sup> BENJAMIN, 2014, p. 34; **G.S.** I-1, 1974, p. 171.

En allemand, Benjamin écrit: *Motive der Erlösung*, « thèmes rédempteurs » est une traduction élégante mais qui gomme la force du substantif *Erlösung*, un concept encore plus fort que celui de *Rettung*, sauvegarde et sauvetage. Car il ne s'agit pas de sauvegarde mais bien de délivrance ou de rédemption: celle de la possibilité de l'amour et du bonheur, c'est-à-dire de la (dis)solution (*Lösung*) des apparences de bienséance et de décence que la jeune-fille rejette quand enfin elle se réveille de son sommeil (un thème benjaminien par excellence !). Cette lecture benjaminienne de Goethe est à la fois extrêmement éclairante et suprêmement impertinente parce qu'elle repose sur le paradoxe qui structure le roman, au lieu de l'esquiver sous une apparence de beauté classique:

Car ce que l'écrivain, de cent façons, cherche à dissimuler, tout son récit ne le rend que trop clair: les lois de la morale privent la passion de tous ses droits et de tout son bonheur, dès lors qu'elle tente de pactiser avec la vie bourgeoise, la vie facile, la vie assurée. Tel est le gouffre au-dessus duquel Goethe prétendait vainement faire avancer ses personnages, sur l'étroite passerelle d'une civilité purement humaine, avec une assurance de somnambule.<sup>46</sup>

Remarquons ici que Benjamin n'accorde aucune importance et ne commente même pas la manière dont Goethe lui-même a tenté d'expliquer pourquoi la narration de la nouvelle, au lieu d'être reçue comme une belle histoire, une sorte de *Märchen* justement, laisse les auditrices, Charlotte en particulier, tellement mal à l'aise qu'elle se lève, murmure à peine une excuse et se retire.<sup>47</sup> Charlotte connaîtrait cette histoire, dans ses traits principaux, parce qu'elle serait arrivée au capitaine dans sa jeunesse – l'on peut à bon droit se demander si Goethe réserve au capitaine le rôle du fiancé éconduit ou celui du jeune voisin qui sauve sa voisine des flots et l'épouse. Il y a ici comme une lacune dans le roman, dans le passé éloigné d'un des quatre personnages principaux, un peu comme si l'auteur voulait affaiblir le caractère paradigmatique et, en même temps, merveilleux, voire utopique de cette histoire sauvage et passionnée: caractère que Benjamin, au contraire, relève comme étant peut-être le vrai sens de ce roman désespéré.

Et que cela soit « le geste violent d'une jeune fille »<sup>48</sup> qui déclenche ce contre-récit nous permet également, probablement à l'insu de Benjamin, de parier sur une figuration du féminin autre que celles – présentes jusqu'à aujourd'hui –, du renoncement ou du sacrifice, pour sublimes qu'ils soient, de la beauté virginale ou de la vertu esulée: un féminin qui ne craindrait pas, avec les risques et les joies que cela comporte, de s'ouvrir à l'impétuosité de la vie.

Artigo recebido em 15/08/2020

Aceito em 02/09/2020

---

<sup>46</sup> BENJAMIN, apud RICHTER, 2014, p. 369; **G.S.** I-1, 1974, p. 185.

<sup>47</sup> C'est le début du onzième chapitre de la deuxième partie des *Affinités électives*.

<sup>48</sup> BENJAMIN, apud RICHTER, 2014, p. 368-369; **G.S.** I-1, 1974, p. 184.